



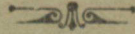
LES

ROSARY

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. III, No 5. Mai 1897



Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal

C. B. LANCTOT

importateur de
Bronzes, Orfèvreries,
Ornements, Sacs,
Merinos,
Vêtements Ecclesiastiques,
Etc.

Ateliers spéciaux pour
fabrication de

Statues, Peintures, Che-
mins de Croix, Drapeaux,
Bannières, Décorations
pour Sociétés.

Vins de Messe approu-
vés par les autorités ec-
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.
Lustres en Cristaux.

Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-
mande.

(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beaupré).

FONDERIE de CLOCHES

MAISON HILDEBRAND

Fondée en 1773.

CROUSET-HILDEBRAND

GENDRE ET SUCESSEUR,

PARIS.

*Fournisseur des Cloches de l'Eglise
St-Henri de Montréal.*

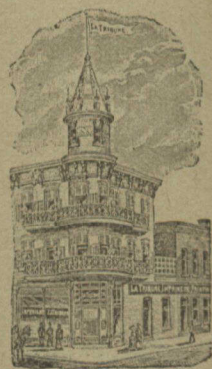
S'adresser pour toutes informa-
tions à

ROYER & ROUGIER FRÈRES,

55 RUE ST-SULPICE,

MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada.



**LA TRIBUNE.
ST-HYACINTHE.**

**IMPRIMERIE,
RELIURE.**

L'Etablissement le plus
complet de la ville.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE MAI.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 SS. Philippe et Jacques, Ap.
- 2 1er Dimanche S. Athanase, Conf. et Doct. de l'Eglise.
Indulgence plénière du Rosaire.
- 3 Invention de la Ste Croix.
- 4 Couronne de N. S. J.-C.
- 5 S. Pie V, P. C. O. N.
- 6 S. Jean devant la porte Latine.
- 8 Apparition de S. Michel, Arch.
- 9 IIe Dimanche patronage de S. Joseph.
- 10 Saint Antonin, E. C. O. N.
- 11 S. Stanislas, E. M.
- 12 B. Jeanne de Portugal V. O. N.
- 13 B. Albert de Bergame, C. O. N.
- 14 B. Gilles, C. O. N.
- 15 Conversion de Saint Augustin, Ev. et Doct. de l'Eglise.
- 16 IIIe Dim. après O. P. Saint Jean Népomucène, E. M.
- 17 B. Antoine de Pav. M. O. N.
- 18 S. Venant, M.
- 19 S. Pierre Célestin, P.
- 20 B. Columba, V. O. N.
- 22 S. Servais E. C.
- 23 IVe Dim. B. Grignon de Montfort, C O N.
- 24 Rogations. Marie Auxiliatrice.
- 25 Rogations. Translation de Saint Dominique.
- 26 Rogations S. Philippe de Néri, C.
- 27 Ascension de N S J C.
- 28 B. Marie Bartholomé, V O N.
- 29 BB. Guillaume O N et Soc., Mm.
- 30 Ve Dimanche.
- 31 B. Jacques Salomon, C O N.

AVIS.

Plusieurs fois des réclamations nous ont été adressées de différents côtés pour se plaindre des irrégularités qui surviennent dans la distribution des numéros du "Rosaire," par le service postal.

Nous sommes obligés en effet, d'expédier en un seul paquet ficelé tous les numéros à envoyer dans la même localité ; or, souvent, les employés de la poste ne prennent pas la peine de déficeler le paquet et d'envoyer chaque numéro à son destinataire spécial, mais envoient le tout indistinctement à la personne dont le nom est inscrit sur le premier numéro.

Les personnes qui constatent ces négligences et ces irrégularités nous rendraient un réel service, si elles voulaient bien exiger une fois pour toutes, des maîtres de poste du bureau où elles se produisent qu'ils veuillent bien à l'avenir prendre la peine de faire couper le fil qui relie ensemble le paquet de Revues, et faire parvenir son numéro individuellement à chacun des destinataires, comme c'est le droit de ceux-ci.

Nous rappelons également à nos abonnés, que s'ils se trouvent victimes de quelque irrégularité accidentelle, dans la réception de la Revue, ils veuillent bien prendre la peine de nous en avertir; nous nous ferons toujours un plaisir et un devoir de répondre aux réclamations légitimes.

LA RÉDACTION.

On nous écrit : Un prêtre qui a le pouvoir de rosarier soit comme Directeur de la confrérie, soit en vertu d'une faculté particulière obtenue de l'autorité compétente, peut-il aussi rosarier pour lui-même des chapelets et des rosaires ?

Réponse : Il n'y a pas de doute que celui qui a le pouvoir de rosarier pour les autres ait aussi le pouvoir de rosarier pour lui-même.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURE : L'Ascension (HOFFMANN)	p.	126
Savonarole (fr BARTOLOMEO)	p.	133
La Rose Mystique (fin) (T. R. P. MONSABRÉ)	p.	117
Le Pater de nos Aïeux	p.	122
Les missions au Canada (M. BENJAMIN SULTE)	p.	122
L'Ascension (CATHERINE EMMERICH)	p.	125
Le Don de Sagesse (fr. L. VAN BECELAERE)	p.	128
St-Philippe Néri et Savonarole (CARDINAL CAPECELATRO)	p.	132
Hors de l'Eglise point de salut (R. P. MARICOURT)	p.	135
La Vie des Frères (suite) (GÉRARD DE FRACHET)	p.	139
Chronique	p.	140
Saint Thomas et Saint-Bonaventure (F. F. FRANCISCAINS)	p.	142



LA ROSE MYSTIQUE

Suite



M AIS ne nous sera-t-il pas permis, mes frères, d'examiner de plus près cette royale beauté de la rose mystique ? Je ne parle pas des reflets incomparables que lui communique le Soleil de Justice dont elle est la mère, aucun langage humain ne saurait les décrire ; mais ses perfections personnelles sont assez nombreuses et assez grandes pour épuiser notre pauvre petite admiration. Avez-vous vu la rose étaler sur le trône de verdure où elle est assise sa robe blanche et immaculée ? C'est le symbole de l'innocence virgine dont Marie fut parée avant, pendant et après sa maternité miraculeuse.

Toutes les précautions ont été prises par Dieu afin qu'elle ne fût pas touchée par la main de celui qui profane les naissances, et, répondant à ce privilège gratuit

avec une plénitude admirable, elle s'est offerte tout entière à Celui qui l'avait préservée de la souillure originelle. Son corps, son âme, sa vie, tout appartient au céleste Époux. Pas une de ses actions, pas même un désir, pas même une pensée, ne s'écartera des sentiers bénis de la vertu pour fléchir, je ne dis pas du côté du péché, mais même du côté de l'imperfection. Elle s'entoure d'une vigilance si austère, d'une prudence si admirable, que tremblante d'abord à la parole de l'ange, elle osera pourtant lui demander l'explication des promesses divines, et ne consentira à devenir la mère du Sauveur qu'à la condition qu'aucune souillure, même involontaire, n'offensera sa virginale pudeur. C'est cette pureté plus qu'angélique que l'Eglise chante avec une sorte d'emphase quand elle s'écrie : " Vous êtes sans souillure, vous êtes sans tache, vous êtes toute chaste, ô Marie ! *Inviolata, intacta, et casta es, Maria.*" C'est cette pureté plus qu'angélique que Dieu récompense par un privilège inénarrable qui termine sa puissance dans l'ordre des prodiges.

Depuis bien des siècles, les âmes saintes attendaient l'accomplissement des prophéties. " O Cieux, disaient-elles, faites descendre sur nous la rosée divine et que les nuées pleuvent le juste : *Rorate cæli desuper et nubes pluant iustum.*" Eh bien, il est temps. Tombez d'en haut, Verbe éternel ! La rose mystique, parée de sa candeur virginale, est entr'ouverte pour vous recevoir, elle nous donnera à boire cette rosée salutaire qui purifie les âmes pécheresses. Le prodige est accompli. Marie est vierge et mère. Elle est vierge ; et ce que les vierges ne peuvent avoir, elle le possède, le fils de sa dilection, son sang, sa chair, son cœur. Elle est mère ; et ce que les mères ont perdu, elle le garde avec honneur, une virginité sans ombre. Deux privilèges qui s'excluent, dans la nature, s'embrassent en sa personne, deux noms qui se repoussent dans le langage humain s'unissent pour la désigner et pour mieux faire éclater son incomparable innocence.

La beauté de l'innocence n'est pas la seule que symbolise la rose, ses teintes empourprées, son vif coloris représentent, dit le bienheureux Albert le Grand, le sang du martyr, les ardeurs de la charité, et ces deux choses fondues ensemble, c'est-à-dire, l'amour souffrant. Souffrir

avec patience, régner sur tous les maux par la paix d'une âme inébranlable, c'est, dit un philosophe, le plus grand prodige que puisse offrir en spectacle l'humaine nature. Cependant, il est quelque chose de plus admirable, c'est la souffrance d'amour ; la souffrance qui n'est point due, mais que l'on va chercher soi-même, dont on s'abreuve à plaisir, afin de faire voir à quelqu'un combien on l'aime. Telles furent les souffrances de Jésus-Christ, et par contre coup, ou plutôt par une conformité librement recherchée et volontairement consentie, les souffrances de Marie. Elle pouvait être affranchie de la dure loi qui pèse sur les enfants des hommes, et les condamne à ourdir à travers mille épreuves, tribulations, calamités, la triste trame de leur vie, mais elle ne le voulut pas. *Mon bien-aimé est à moi*, disait-elle, dans les transports de sa charité. *Dilectus meus mihi*. Eh bien, qu'il y soit tout entier, joyeux comme le jour ou triste comme la nuit, doux comme le miel ou amer comme la myrrhe. *Moi, je suis à lui : Et ego illi*. Qu'il me prenne, qu'il me caresse ou me frappe, entre ses mains chères et adorables je ne veux pas être épargnée. S'il aime les hommes jusqu'à souffrir et mourir pour eux, souffrons et mourons avec lui.—Et toutes les douleurs se sont précipitées dans son âme, comme un torrent que l'orage a grossi. Sa chair virginale n'a pas été sillonnée par les verges, ni percée par les clous et les épines, ni honteusement suspendue à un gibet, mais son cœur de mère s'est autant de fois brisé qu'il y a eu d'instant dans la passion de son Fils. Que dis-je, avant le jour solennel et terrible des dernières douleurs de l'Homme-Dieu, elle s'était apprise à souffrir pour nous ? Est-ce qu'elle ne souffrait pas déjà le martyr, quand son petit Jésus naissait abandonné dans un lieu vil et méprisé des hommes ? Quand, toute tremblante, elle l'emportait entre ses bras pour le soustraire aux fureurs d'une persécution prématurée ? Quand elle essuyait la sueur de son front et baisait ses mains durcies par le travail de l'ouvrier luttant contre les envahissements de la pauvreté ? Quand elle entendait les menaces des pharisiens et les sourdes rumeurs du peuple ? Quand elle voyait les prophéties se multiplier comme pour menacer de plus près la vie de son cher Fils ? Mais où elle est devenue la Reine des martyrs, c'est lorsque debout, au pied de la croix, elle voulut recevoir goutte

à goutte tout le sang qui tombait des plaies ouvertes de son bien-aimé. Que disait-elle en son cœur pendant que l'agonie travaillait le corps sacré de Jésus, et que des cris entrecoupés s'échappaient de sa bouche adorable pour dire aux hommes qu'il les aimait encore ? Se plaignait-elle des duretés du Père céleste contenant jusqu'au bout sa justice ? Murmurait-elle contre les horreurs de cette sanglante union de Jésus avec la croix d'où naissait une race nouvelle ?— Non.—Elle disait *fiat ! fiat !* au bien-aimé qui la pressait intérieurement de consentir à tant de maux, et par les plus violentes angoisses et les plus horribles tortures qui aient jamais affligé un cœur de femme, elle devenait la mère du genre humain. O rose mystique ! vous étiez blanche et immaculée quand sortait de votre sein le Fils de Dieu vêtu d'un corps mortel ; mais vous ne pouviez enfanter à la grâce les misérables pécheurs qu'après avoir été empourprée par le sang de votre cher Fils. Coopératrice de la rédemption du monde, vous deviez être participante des souffrances d'amour qui apaisaient la justice de Dieu !

Participer à la rédemption du monde est-ce, mes frères, le seul service que nous rende la Très Sainte Vierge ?—Non.—Comme la rose, elle répand autour d'elle ses parfums.

Le parfum de la rose,—Il ne demeure pas dans les basses régions de l'atmosphère, mais ses ondes pressées s'élèvent vers le ciel ; et ainsi, il symbolise le parfait hommage qui du cœur de Marie monte à chaque instant vers Dieu. Comme entre tous les parfums nous distinguons facilement celui de la rose, ainsi entre toutes les adorations, et les louanges de la création, Dieu distingue celles de Marie. Comme le parfum de la rose, en se mêlant aux autres parfums, les tempère et les relève, ainsi la prière de Marie, en se mêlant à nos prières, corrige leurs imperfections et leur donne du prix devant Dieu.

Le parfum de la rose,—Elle nous l'abandonne tout entier sans en rien retenir, et cette généreuse effusion symbolise les inépuisables largesses dont nous sommes chaque jour l'objet de la part de notre Mère des cieux.

Le parfum de la rose,—Il possède je ne sais quelle force pénétrante qui captive les sens et les enivre ; symbole

de l'action mystérieuse des vertus de Marie sur ceux qui en respirent la délicieuse odeur. Non seulement cette Vierge sainte a été enrichie de toutes les vertus infuses, mais les habitudes sacrées qui sont le fruit de nos libres efforts, les vertus acquises, elle en a pratiqué les actes dans un degré éminent et héroïque ; et ainsi elle s'est entourée d'une atmosphère bienfaisante qui attire les âmes à sa suite. "Les vierges sont conduites au roi sur ses traces embaumées : *Adducentur Regi virgines post eam.*—Et nous, ô rose mystique ! retenus par je ne sais quel charme, nous courons après l'odeur de vos parfums : *In odorem unguentorum tuorum currimus.*—Les jeunes âmes surtout s'enivrent en respirant près de vous, et vous aiment d'un amour si tendre, qu'elles oublient tout, pour demeurer à vos côtés et vous offrir l'hommage d'une vie immolée : *Adolescentulæ dilexerunt te nimis.*"

Pour toutes ses grâces, ses splendeurs, ses charmes, ses attraits, la rose est-elle orgueilleuse ? Se tient-elle sur des arbres superbes loin de nos regards et de nos mains ? Non, mes frères, elle naît humblement sur un modeste arbuste, et elle y demeure jusqu'à ce que nous allions la cueillir pour lui donner dans nos fêtes une place honorable. Ainsi en est-il de Marie. Elevée à la dignité de mère de Dieu, elle veut toujours demeurer la petite servante du Seigneur. "Voici la servante du Seigneur, dit-elle à l'ange qui vient lui annoncer ses grandeurs : *Ecce ancilla Domini.*" Elle mêle à son action de grâces les protestations de son humilité. "Dieu a regardé la bassesse de sa servante : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*" Elle se fait petite, elle se cache, c'est à peine si on l'aperçoit dans la période évangélique, tant elle est modeste ; elle attend dans l'ombre, dont elle s'est volontairement enveloppée, que Dieu lui-même vienne la cueillir, et lui donne une place d'honneur à la fête éternelle.

Marie est donc véritablement la rose mystique. Son incomparable beauté, son innocence, la pourpre sanglante dont elle s'est revêtue par amour pour nous, ses prières, ses largesses, le parfum de ses vertus et jusqu'à son humilité, tout justifie la comparaison gracieuse employée par l'Eglise et par les écrivains sacrés.

T. R. P. MONSABRÉ.

LE PATER DE NOS AIEUX.

Voici les termes dont se servirent, il y a plus de huit cents ans (fin du XI^e siècle), nos dévots aïeux dans la récitation du *Pater*. Ils sont empruntés au célèbre historien d'Italie, César Cantu, qui, le premier, les a publiés dans son Histoire universelle (2^e édition française, tome X, page 577).

Sire Père, qui es ès Cieux, saintefiez soit li tuens nons, avigne li tuens regnes, soit faite ta volonté, si come elle est faite en ciel, si soit faite en terre.

Nostre pain de cascun iour nos done hui, et pardone nos nos meffais, si come nos pardonons a sos qui meffait nos ont.

Sire, ne soffe que nos soions tempté par mauvesse temptation, mes, sire, delivre nos de mal. Amen.

On lit à la fin du Psautier que Guillaume le Conquérant fit traduire pour les Anglais ce texte du *Pater* qui peut servir d'échantillon pour le dialecte normand :

Li nostre Père qui ies ès ciels, saintefiez soit li tuens num, avienget il tuens regnes, seit feite la tue voluntet, si cum en ciel et en terre, et nostre pain cotidian dun a noz oi, et perdune a nus les noz dettes eissi cum nus pardununs a nos deturs ; ne eus meine en temtatiun, mais delivre nus de mal. Amen.



LES MISSIONS AU CANADA.



CE qui a manqué aux premiers missionnaires de l'Acadie et des bords du Saint-Laurent c'est moins l'aide de leurs compatriotes que l'exacte compréhension des procédés à employer dans l'œuvre de l'évangélisation des sauvages. Les historiens

se sont tous contentés de l'examen des apparences et ils en concluent que les missions, étant peu ou point supportées par la mère-patrie, devaient nécessairement produire un maigre résultat. C'est indiquer le mal sans remonter à la cause.

Par une illusion fort naturelle à des âmes enthousiastes, on s'imaginait tout d'abord que les sauvages ne se le feraient pas dire deux fois pour devenir chrétiens et, là dessus, on partait en toute confiance, et sans préparatifs suffisants, aussi la surprise et le désappointement d'un grand nombre étaient-ils immenses lorsqu'ils découvraient que le sauvage ne ressemble en rien à l'individu qu'on s'était imaginé en Europe.

Ce qui a lieu de nous étonner à notre tour, c'est que, voyant l'erreur dans laquelle ils étaient tombés, ces gens n'aient pas eu la conception d'un nouveau plan adapté aux circonstances.

Le roi de France avec beaucoup de ses conseillers ne semblait pas comprendre cette vérité qu'on ne transforme les sauvages, qu'au prix d'un long travail, et en les mettant dans le cas d'avoir besoin de nous. Après trois quarts de siècle d'entreprises avortées, Louis XIV en était encore à répéter comme ses prédécesseurs : " Je ne suis pas content de ce qui se passe au Canada. Comment ! tant d'argent dépensé, tant d'efforts devenus inutiles : les Iroquois ne parlent pas français, il ne sont pas chrétiens ! Qu'on ne me fatigue plus de cette colonie ! " Et effectivement, il se désintéressa de la colonie et des missions parceque les Iroquois ne parlaient pas français et persistaient à rester Iroquois !

MISSIONS DE L'ACADIE 1604-1610.

Dans l'ardeur de leur foi et de leur générosité apostolique, et prévenus de l'idée que les sauvages s'empresseraient de se jeter dans leurs bras, les premiers missionnaires de l'Acadie ne songèrent pas suffisamment à se préparer contre les éventualités d'une entreprise sans précédent. Ils partirent, oubliant jusqu'à leurs habits d'hiver comptant que là où vit " l'homme de la nature " là peut vivre l'Européen. C'est en 1604 que cette conception trouva sa première application dans la personne d'un

prêtre du nom d'Aubry. Six ans plus tard, un autre ecclésiastique nommé Fléché, tenta pareillement l'aventure. Tous deux se convainquirent par expérience que non seulement les sauvages ne venaient pas à eux mais que ces pauvres misérables mouraient de faim dans leurs " *poétiques* " domaines de la forêt.

Les MM. Aubry et Fléché annoncèrent donc que sans la connaissance de la langue on ne se fait pas comprendre des sauvages, mais personne ne semble avoir attaché d'importance à cette objection. Ils déclarèrent aussi, que, pour résister au froid spécialement intense de ces régions, il faut des logements étanches et des vêtements chauds ; ces deux points qui semblent si importants et si élémentaires à un homme accoutumé à vivre dans le pays, furent néanmoins méconnus. Ensuite, pour vivre uniquement de provisions apportées de France, il fallait au moins, que ces provisions arrivassent à temps régulier et toujours en quantité et qualité suffisantes ; à l'époque cela était presque impossible ; il fallait donc se résoudre à vivre comme les bêtes des bois de bourgeons et de racines.

La fierté du sauvage est grande. Dès le premier jour il conçut un profond mépris pour ces hommes qui semblaient ne rien comprendre de ce qui lui était familier ne parlaient pas sa langue, se laissaient mourir de faim à côté des rivières poissonneuses, des forêts remplies de gibier et ne pouvaient se contenter d'une cabane comme tout bon fils de la nature.

Cette inexpérience contribua beaucoup à perdre l'œuvre des missionnaires dans l'esprit des sauvages, d'ailleurs totalement incapables de pénétrer la noblesse de leurs motifs, et d'apprécier la générosité du dévouement qui étaient l'âme de leur entreprise :—ils n'en percevaient eux que les côtés défectueux, dus à l'insuffisante organisation de beaucoup des nouveaux apôtres.

Il importait donc d'aviser autrement, mais comme nul ne se faisait une idée exacte des conditions et des exigences du ministère évangélique dans ces contrées nouvelles, les misères, les déboires et les sacrifices inutiles continuèrent comme par le passé.

Ne nous trompons pas cependant, si les missionnaires étaient victimes de fausses conceptions, bien souvent les

colonisateurs eux-mêmes, échouèrent pareillement en vertu des mêmes causes, comme nous le montre l'exemple de DeMonts et Poutrincourt en Acadie (1604-1613.)

Les promoteurs de la colonisation, aussi bien que les bienfaiteurs des missions évangéliques, ont écoulé dans ces entreprises infructueuses, assez d'argent pour faire prospérer leur œuvre, mais tout cela fut sans résultat pratique durable. On a plus tard, recommencé des colonies, refait des missions, mais malheureusement toujours selon les mêmes méthodes comme nous le verrons par la suite.

BENJAMIN SULTE.



L'ASCENSION.

LE Seigneur se dirigea vers Gethsémani ; arrivé auprès du jardin des Oliviers, il gravit la montagne.

Notre-Seigneur devenait de plus en plus lumineux et rapide dans ses mouvements. Les disciples marchaient très-vite sans pouvoir cependant réussir à l'atteindre. Sur le sommet de la montagne, Notre-Seigneur semblait être un soleil étincelant de clarté ; un cercle lumineux, coloré de tous les feux de l'arc-en-ciel, descendit du haut des cieux et l'enveloppa de toutes parts. Tous ceux qui étaient à portée de ces rayons, en étaient comme éblouis ; cependant l'éclat du Sauveur était encore plus brillant que celui de la gloire qui l'enveloppait. Bientôt il mit la main gauche sur la poitrine, et, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, il bénit le monde entier en élevant la main droite. La multitude resta immobile, mais je vis que tous furent bénis.

Alors la lumière qui était descendue du ciel sembla se confondre avec son propre éclat ; sa tête se perdit la



première dans cette masse de lumière et disparut en s'élevant. On eût dit un soleil entrant dans un autre soleil, une flamme isolée se confondant dans un incendie, une étincelle perdue dans un foyer ardent. On eût pu croire que l'on voyait alors le soleil en son midi, cependant cette lumière céleste avait quelque chose de plus pur et de plus limpide ; le jour lui-même semblait changé en ténèbres. Déjà je ne voyais plus sa tête, que je voyais encore ses pieds étincelants de clarté ; enfin ils se perdirent aussi dans cet immense océan de lumière, j'ai vu un nombre immense d'âmes, arrivant de toutes les directions, pénétrer dans cette lumière et disparaître avec le Sauveur en s'élevant au ciel. Je ne puis dire que je l'ai vu devenir de plus en plus petit, comme un oiseau qui se perd dans les airs ; mais je l'ai vu disparaître dans une sorte d'océan lumineux.

Avec un nuage lumineux, une sorte de rosée également lumineuse vint tomber sur tous les assistants ; tous furent, pour ainsi dire, éblouis, et, en même temps saisis de stupeur et d'étonnement. Les apôtres et les disciples étaient les plus rapprochés du Sauveur ; ils furent presque tous complètement éblouis et fixèrent leurs yeux en terre, plusieurs même se prosternèrent. La Vierge, qui était derrière eux, resta debout, regardant tranquillement devant elle.

Au bout de quelques instants, quand la lumière fut devenue un peu moins brillante, tous les spectateurs, dans le plus grand silence et au milieu des pensées et des impressions les plus diverses, levèrent les yeux vers le nuage lumineux que l'on put apercevoir encore assez longtemps ; bientôt je vis dans ce nuage des formes d'abord petites et vagues, mais qui se développèrent en devenant plus distinctes ; c'étaient des anges qui avaient de longues robes blanches et un bâton à la main, comme les prophètes. Ils s'adressèrent à la foule ; leur voix résonna comme une cithare, et il me sembla qu'on dut les entendre de Jérusalem. Ils ne s'agitèrent aucunement, ils restèrent complètement immobiles, quand ils dirent : " Galiléens, pourquoi restez-vous ainsi immobiles, en regardant le ciel ? Ce Jésus que vous voyez maintenant s'élevant au ciel, en descendra un jour de même que vous le voyez maintenant y monter." En même temps, les deux personnages disparurent ; la lumière extraordinaire qui inondait le ciel se conserva en-

core quelque temps, et ne disparut qu'insensiblement ; on eût cru voir le passage lent du jour à la nuit. Maintenant les disciples étaient complètement hors d'eux-mêmes, ils savaient ce qui leur était arrivé : le Sauveur les avait quittés pour retourner à son Père céleste.

A l'endroit même sur lequel Jésus s'éleva, il y avait une pierre assez large. Jésus s'y était arrêté et y avait dit quelques mots avant de bénir le monde et d'entrer dans le nuage lumineux. Les vestiges de ses pieds restèrent imprimés dans la pierre ; j'ai vu aussi sur une autre pierre l'empreinte de la main de la Vierge.

(CATHERINE EMMERICH.)



LE DON DE SAGESSE.

“ La crainte du Seigneur est le commencement de la Sagesse, ” (Ps.) car les sept Dons du Saint Esprit constituent comme une sorte d'échelle mystique et graduée de perfections surnaturelles : la crainte qui est le moins élevé et le moins sublime en est comme le premier échelon ; le dernier, et le plus merveilleux de tous s'appelle la Sagesse.

La Sagesse exerce parmi les Dons la même royauté, la même domination que la charité parmi les vertus surnaturelles infuses : elle est le couronnement, l'achèvement, le terme vers lequel tous les autres nous acheminent ; elle donne à la vie du chrétien sur cette terre la plus parfaite analogie qu'il lui soit possible de posséder avec les instincts et les lumières de la vie éternelle.

Toutes choses ici bas n'étant qu'ombre, figure, ébauche, le don de Sagesse est, de tous, celui qui nous rapproche le plus des réalités de la vie des bienheureux dans le ciel.

En quoi consiste donc l'essence et l'efficacité de cette si sublime et si divine perfection ?

Le don d'Intelligence, comme nous le savons, a pour effet de nous faire discerner le surnaturel, reconnaître sa présence et pénétrer ses profondeurs : il est donc surtout une *lumière, qui éveille et appelle l'amour*.

Le Don de Sagesse, plus élevé et plus profond encore que le précédent qu'il parfait et qu'il achève, nous donne d'apprécier, de goûter, de comprendre les choses de Dieu, mystères, œuvres, enseignements, par une sorte de sympathie mystérieuse de notre âme avec elles : Il est un *sentiment, un amour qui fait la lumière*, qui agrandit et approfondit les intuitions du Don d'Intelligence.

Car l'âme à qui Dieu fait sentir l'action de ce Don, sent la lumière divine la pénétrer comme une sorte d'essence surnaturelle subtile qui s'insinue en elle la transforme, la fait véritablement " enfant de lumière " (Jean 12 v. 36).

Elle est devenue semblable à un vase transparent dans lequel brûle une flamme mystérieuse dont l'éclat l'imprègne, et rayonne au dehors à travers ses parois transfigurées : elle devient, à l'imitation de Marie, un vase précieux qu'illumine la flamme de la dévotion : Vas insigne devotionis !

Pénétrée de clarté divine, ayant acquis pour ainsi parler le tempérament et conséquemment les goûts, les instincts, les sens surnaturels, toutes choses qui ont une origine ou une fin céleste lui sembleront harmoniques et *con-naturelles*.

Car tout ce qui présente ce caractère divin dont elle est elle-même pénétrée, lui sera accessible, aimable sympathique : une affinité aura été créée entre elle et toutes ces choses, elle pourra donc les comprendre, les sonder les apprécier, les savourer selon un mode nouveau plus élevé que celui de la simple intuition, car il est fondé sur une communauté de nature et de caractère.

Nous aimons, nous comprenons, nous sentons, nous apprécions plus intimement ce qui nous ressemble, ce qui est en harmonie avec les qualités et les instincts de notre être ; de même les " enfants de la lumière " se délectent et se complaisent dans " les œuvres de la lumière ", elles ont désormais pour eux un attrait, un sens, une saveur spéciale.

Telle est l'œuvre propre du Don de Sagesse, nous don-

ner un sens intime, une compréhension sympathique et connaturelle des choses célestes.

C'est par le sens de Dieu lui-même, participé selon le mode ou le permet notre condition présente sur cette terre, que l'âme goûte et juge les choses du monde invisible.

Ce n'est pas une intuition surnaturelle commune, c'est la vue même qu'en a l'Éternel communiquée et manifestée à l'être humain, par laquelle elle perçoit leurs mystérieuses profondeurs.

C'est la plus haute et la plus sublime lumière qu'il soit donné à une intelligence finie de posséder, car elle est la plus noble que Dieu lui-même puisse prêter à la créature, la sienne propre, qu'il lui infuse, selon la mesure dont elle est capable de la participer.

Et voilà pourquoi l'intelligence du surnaturel que ce Don nous apporte, est ici bas la plus intime, la plus exacte, la plus approfondie qu'il soit possible de concevoir.

Le fruit propre de la Sagesse c'est d'engendrer dans les cœurs une paix surnaturelle, une quiétude profonde et seraine dans l'union à Dieu, cette paix que l'apôtre souhaitait aux Philippiens (18 v.7) car à son témoignage, elle excédait par sa suavité, toute les autres sensations, naturelles ou surnaturelles de nos âmes.

C'est qu'en effet, une intelligence divinisée dans ses instincts, exclut par une répulsion spontanée toute préoccupation terrestre ; un cœur divinisé dans ses affections, ne connaît plus d'aspirations que pour les choses du ciel, et se sentant exilé, hors de son élément ici bas, il repousse spontanément, comme par une contraction automatique, tout ce qui ne vient pas de Dieu ou ne peut le mener à lui :

N'est-ce pas cette lutte contradictoire des instincts de la grâce et de ceux de la nature dans l'homme charnel qui jettent dans nos âmes le trouble et la contrariété : le Don de Sagesse donne une prépondérance décidée en nous à l'homme surnaturel, il fait la paix par le triomphe de celui-ci.

Il fait également la paix *autour de l'âme*.

Le vase lumineux et diaphane jette une lueur voilée, adoucie, calmante, sur les objets avoisinants : ce jour suave ténu et discret qui filtre en quelque sorte à travers ses parois, répand une clarté douce et pacifiante qui invite au

calme, et fait naître le besoin du repos: ainsi en est-il de l'âme ou réside et respandit la sagesse surnaturelle; la lumière qu'elle rayonne s'insinue, s'infiltré dans les cœurs et les adoucit: elle fait naître en eux des sentiments des aspirations d'une vie plus noble, plus élevée, plus céleste, des instincts qu'ils ne s'étaient jamais connus.

C'est là le secret de cette action mystérieuse des Saints qui prêchaient par leur seule présence et convertissaient par leurs regards, par leur attitude par leur démarche: il règne autour d'eux une odeur céleste, subtile et pénétrante, la bonne odeur de Jésus-Christ, qui calme, s'imprègne, détend et adoucit toutes choses.

Ce Don, tous les chrétiens en état de grâce le possèdent, ils en participent l'efficacité dans la mesure nécessaire à leur salut; chez bien peu cependant il atteint ce prodigieux développement qu'il rencontre seulement dans les âmes consommées en grâce: c'est qu'étant le terme, le couronnement de tous les autres, sa perfection suppose tous les autres à un degré éminent.

Saint-Dominique notre Père, est un des plus admirables exemples de la plénitude surabondante de la Sagesse surnaturelle.

Divin par toute son âme, divin dans ses vues, divin dans ses aspirations, divin dans ses œuvres, partout le surnaturel transparaît au travers de lui.

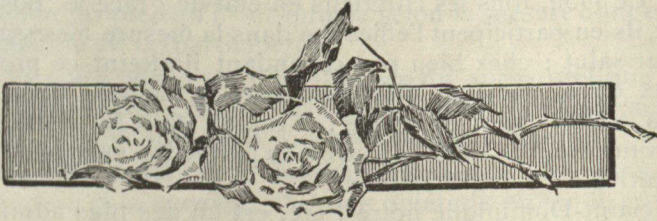
Il passe au milieu de ce monde, il marche dans l'imperturbable sérénité de l'union divine; son front rayonne de la clarté du Dieu qu'il contemple et poursuit sans cesse dans son rêve sublime; ses contemporains croient voir une étoile briller sur sa tête, il sort de son visage et de ses yeux un surnaturel rayonnement.

Les hommes voient venir à eux ce " fils de la lumière ", ce *pacifié* dont le cœur ne connaît que les désirs célestes dont l'âme ne peut converser que de Dieu ou avec Dieu: ils éprouvent en même temps l'influence *pacificatrice* qui s'exhale de lui et pénètre jusqu'au plus profond d'eux mêmes; sa présence à elle seule est bienfaisante, elle distille la paix et la consolation; en lui on sent la participation de cette sagesse incréée qui est le Verbe de Dieu, et tous se repètent d'instinct la parole du Père éternel à Sainte Catherine de Sienne, " Comme il ressemble à Notre Seigneur ! "

Il est de ces " pacifiques qui seront appelés les enfants de Dieu " (Matth, V v. 9), car ils sont véritablement frères de Jésus-Christ, leur premier né et leur modèle.

Le Don de Sagesse nous donne dès ici bas, un mode de divinisation plus sublime encore que tous les autres, il crée en nous dès cette terre une union intime avec les choses du ciel, il est donc vraiment le prélude et le germe qui doit s'épanouir en cette union parfaite, irrévocable et sans mesure qui est la vie de l'éternité.

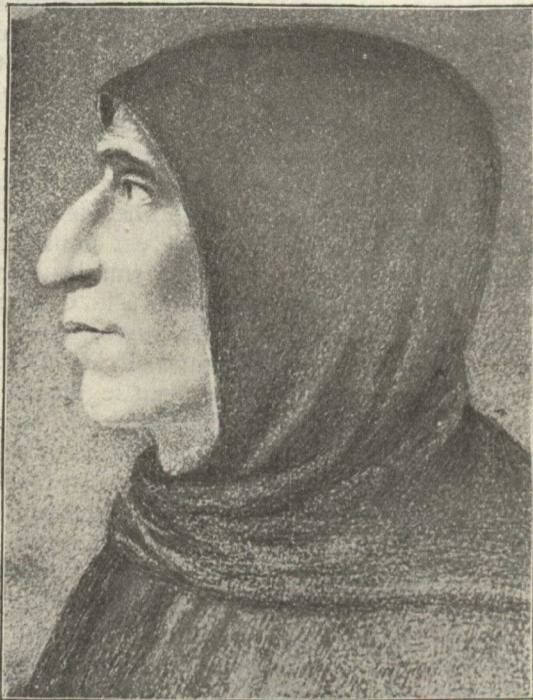
F. L. VAN BECELAERE,
des fr. prêch.



SAINT PHILIPPE NERI ET SAVONAROLE.

SAINT Philippe eut en grande vénération Jérôme Savonarole ; et il n'hésita pas à en conserver un portrait ceint d'une auréole, comme on la donne aux saints. (1) Le très savant Benoît XIV nous raconte la chose plus particulièrement dans son livre d'or : *De la béatification des serviteurs de Dieu*. Il écrit donc que, comme on traitait dans les Congrégations romaines de la béatification d'une servante de Dieu Florentine (Sainte Catherine de Ricci), lui-même, étant alors promoteur de la foi, opposa que cette sainte pour être délivrée d'une certaine infirmité, avait adressé une fervente prière à Frère Jérôme Savonarole, déjà mort et qu'en cela elle avait péché. L'objection fut rejetée, et par la volonté expresse du pape Benoît XIII, on n'en fit point de cas dans la discussion du procès pour Sainte Catherine de

(1) Au temps de saint Philippe, il n'était pas défendu de faire usage de ce signe de vénération envers les serviteurs de Dieu non canonisés.



SAVONAROLE (+ 26 Mai 1498.)

(Par Fra Bartolommeo.)

Ricci. Mais ce qui nous importe le plus, c'est que l'objection, proposée alors par le promoteur, qui fut ensuite le grand pape Benoît XIV, réveilla toutes les anciennes disputes au sujet de Savonarole, et nous fit mieux connaître la pensée de Philippe à son égard. En effet les postulants de la cause, poursuit Benoît XIV, répondant au promoteur de la foi, entre autres choses, dirent : "D'autres personnes prudentes et saintes ont agi comme la servante de Dieu Catherine ; et de fait, Bzovio, s'appuyant sur des témoignages certains, raconte que saint Philippe Néri tenait l'image de Savonarole, avec des rayons sur la tête, dans la petite chapelle de sa chambre ; et il ajoute que la même chose est aussi affirmée par divers témoignages chez les Bollandistes, au tome V, lequel est des saints du mois de mai." Enfin saint Philippe lisait souvent les œuvres de Savonarole, surtout celle du Triomphe de la Croix, et il en nourrissait ses fils spirituels. C'est pourquoi encore aujourd'hui, à la Vallicelle, on voit parmi les livres ayant appartenu au saint, et donnés par lui à la Congrégation, cinq ouvrages de Savonarole. Du reste, saint Philippe ne fut pas seul à honorer le grand Frère Dominicain, mais il eut des compagnons dont tout le monde se tiendrait honoré et content : sainte Catherine de Ricci, saint François de Paule, la Bienheureuse Marie Bagnesi, la Bienheureuse Colombe de Riéti, la Bienheureuse Catherine de Racconigi, qui, plus ou moins, vénèrent et aiment Savonarole. Et, parmi les papes, il est certain que plusieurs l'eurent en grande estime, Jules II le disait digne d'être inscrit dans le catalogue des Bienheureux, tandis que Raphaël le représentait, dans les loges du Vatican, parmi les docteurs de l'Eglise ; Paul III induisait avec menaces Cosme Ier à rappeler à Saint-Marc de Florence les religieux chassés en haine de Savonarole : Clément VIII l'avait en singulière vénération ; il pensa parfois à le canoniser, et il permettait que l'on exposât dans Rome ses images avec des rayons autour de la tête et avec les titres de Bienheureux, de vierge, de docteur et de martyr ; enfin, Benoît XIV compte Savonarole dans un catalogue de Saints, de Bienheureux, et d'hommes illustres par la sainteté.

Comme il fut dit plus haut, notre Philippe suçà le premier lait de la piété chez les Dominicains de saint

Marc, à Florence, pour lesquels, alors, la mémoire de leur Savonarole était celle d'un saint.

Philippe Néri rencontra dans sa vie une solennelle occasion de manifester l'amour, qu'il avait pour ce grand homme ; ce fut sous le pontificat du pape Paul IV.

Le pape Paul IV en effet dont nous avons montré le caractère rigide, voulut condamner très sévèrement les livres qui, d'une façon quelconque pourraient alimenter des nouveautés en fait de religion ou inspirer peu de respect pour l'autorité de l'Eglise. Il eut même des doutes sur l'orthodoxie des exercices spirituels de saint Ignace de Loyola et les fit examiner par ce Moroni et ce Foscherari qu'il retint ensuite prisonniers comme suspects d'hérésie. Le Pape ayant donc formé une Congrégation pour l'examen des livres, dans laquelle, outre les Cardinaux, intervenaient tous les généraux des Ordres religieux, décréta que les œuvres de Savonarole fussent soigneusement examinées. (1)

CARDINAL CAPECELATRO,

(à suivre)



HORS DE L'EGLISE POINT DE SALUT.



On a demandé l'explication de cette formule que les catholiques répètent familièrement d'après leur catéchisme et qui souvent froisse et exaspère les protestants et les incrédules.

Nous déclarons tout d'abord que cette proposition a besoin de commentaire et nous avouons même, qu'énoncée sans aucun éclaircissement, elle est aussi fautive qu'elle semble fanatique et désespérante. Nous espérons qu'après les explications, elle perdra son air farouche et intransigeant.

(1) Vie de Saint Philippe Néri t I ch. 5)

Toute société régulière a été comparée par les philosophes à un corps vivant, c'est-à-dire doué d'une âme ou principe vital. De même que l'homme est le composé substantiel d'une âme raisonnable et d'une matière parfaitement organisée, de même une société est le composé d'un âme ou d'un esprit qui lui est propre et d'un ensemble de membres animés par cet esprit.

Cette comparaison pleine de justesse a été appliquée par les théologiens à l'Eglise catholique.

Ils ont appelé *corps de l'Eglise* la réunion de tous ceux qui devenus chrétiens par le baptême, professent une même foi, reçoivent les mêmes sacrements et obéissent aux mêmes pasteurs légitimes, les évêques et le pape. Le corps de l'Eglise est composé de justes et de pécheurs et il forme cette immense et imposante multitude, ce vaste empire des croyants sur lequel le soleil ne se couche jamais. Le corps de l'Eglise, c'est la catholicité toute entière en dehors de laquelle se sont mis volontairement et officiellement les sectateurs de l'hérésie ou du schisme ; en dehors de laquelle ont toujours vécu les infidèles, c'est-à-dire les payens du monde entier et les juifs. Ce corps comme on le voit est très étendu, il embrasse actuellement plus de 230 millions d'hommes.

Heureusement, *l'âme de l'Eglise* est encore plus vaste. C'est, du reste, la loi de toute âme : elle dépasse et elle déborde le corps qu'elle anime et qu'elle gouverne. Il ne faut pas nous imaginer, en effet, que notre âme soit dans notre corps comme un glaive dans son fourreau, comme un diamant dans son écrin, comme un louis d'or dans un porte-monnaie. C'est le contraire qui est la vérité. Tout en pénétrant le corps et en le vivifiant, l'âme le contient, l'enveloppe, l'enserme et rayonne autour de lui. Les américains disent qu'on pourrait mettre la France dans le Texas et qu'il y aurait encore du Texas tout autour. Cette comparaison familière peut s'appliquer à l'âme et au corps : scientifiquement, c'est le corps qui est dans l'âme.

Mais quelle est donc *cette âme de l'Eglise* ?—L'âme de l'Eglise, c'est la grâce sanctifiante, le don le plus magnifique de la Divinité, le principe de la vie surnaturelle en nous, l'unique semence de la sainteté et de la gloire, la plus noble, dit saint Thomas, des perfections sorties de la main toute-puissante de Dieu. Toute âme qui a reçu ce

don de la Divinité est agréable à Dieu, car elle est sainte et à ce titre, elle fait partie de l'âme de l'Eglise qu'on peut définir la société invisible de tous ceux qui, *baptisés ou non*, ont actuellement en eux le principe vital de la sanctification, la grâce sanctifiante.

Assurément, appartenir à la fois au corps et à l'âme de l'Eglise comme un catholique en état de grâce, c'est, l'idéal auquel on doit tendre, quand on le connaît. Toutefois appartenir à l'âme de l'Eglise, c'est la chose essentielle, lorsque, sans aucune faute de sa part, on demeure en dehors de son corps.

En conséquence, pour les innombrables hommes nés dans l'hérésie, le schisme ou l'incrédulité et élevés par des parents qui leur ont transmis avec le sang l'hérésie, le schisme ou l'incrédulité comme un héritage remontant parfois à plusieurs siècles, nous formulons avec les théologiens la doctrine suivante.

Les hommes placés dans ces conditions, et qui se croient, sans l'ombre d'un doute, dans la véritable religion, peuvent se sauver et, de fait, se sauvent, s'ils observent la loi naturelle ou positive telle qu'ils la connaissent, s'ils suivent en toutes choses les arrêts de leurs consciences. De tels hommes et il s'en trouve des milliers, des millions peut-être, sont agréables à Dieu, parce qu'ils ont reçu la grâce et qu'à ce titre ils appartiennent à l'âme de l'Eglise. Dieu les considère comme justes, et ils le sont en effet ; et s'ils meurent dans cet état, Dieu en fera des élus et des bienheureux.

C'est avec cette largeur de vues et cette consolante explication d'une théologie moins désolante et plus juste que le sermon de Massillon sur le nombre des élus ; c'est, disons-nous, avec ces principes des grands maîtres qu'il faut comprendre et répéter cette formule : " Hors de l'Eglise, point de salut." Il faut le comprendre comme s'il y avait ce mot ajouté : "*Hors de l'âme de l'Eglise point de salut.*"

Cette âme de l'Eglise, c'est la grâce, et Dieu n'a point lié servilement sa grâce aux sacrements ou signes sacrés et canaux mystérieux confiés à son Eglise. Dieu peut donner sa grâce s'il lui plaît en dehors du baptême d'eau, de la confession auriculaire et de la communion sacramentelle. Celui qui scrute les reins et les cœurs, celui qui

connaît les désirs cachés d'une âme qui sous l'action de sa grâce, se tourne vers lui, se repent de ses fautes et s'efforce de s'unir à lui, celui-là dispose de ses dons suivant sa miséricorde et sa justice. Pour nous catholiques, nous sommes obligés, si nous le pouvons, de passer par les sacrements destinés à nous sanctifier. Pour les autres, qui vivent dans la bonne foi, et qui pratiquent le bien au degré où il leur est connu, Dieu use de sa paternelle indulgence et ne refuse jamais sa grâce à une âme de bonne volonté.

A l'appui de cette doctrine, nous citons, en finissant, les paroles de Pie IX aux cardinaux et évêques d'Italie :
 “ Vous savez, comme nous, que ceux qui sont atteints
 “ d'une ignorance invincible à l'égard de notre sainte re-
 “ ligion, mais qui observent fidèlement la loi naturelle et
 “ les principes gravés par Dieu dans tous les cœurs, et
 “ qui habitués à obéir à Dieu, mènent une vie honnête et
 “ probe, peuvent par la lumière et la grâce, atteindre
 “ aussi à la vie éternelle, car Dieu qui voit pleinement
 “ les cœurs, les esprits, les pensées, et les habitudes,
 “ scrute et juge suivant, son extrême bonté et sa clémence
 “ et ne punit point de supplices éternels ceux qui n'ont
 “ point été volontairement coupables. (Encycl. du 10
 “ août 1863).”

FR. ANTONIN MARICOURT,
 des fr. prêch.



VIES DES FRÈRES.

Suite

Par le Père GÉRARD DE FRACHET.

Comment le diable lui fit rompre le silence pendant la nuit.

Un soir que le saint priait, pendant que les Frères dormaient, le diable prit la forme d'un Frère, prosterné devant l'autel. Etonné de voir qu'un religieux était resté à l'église, le Père lui fit signe de la main d'aller se coucher ; le Frère fit une inclination de tête et se retira. A l'issue des Matines, le saint avertit les Frères de ne pas rester à l'église, après le signal qui suit les Complies. Cependant le faux Frère revint une deuxième et une troisième fois. La troisième nuit, le Bienheureux s'approcha de lui, pendant qu'il semblait prier, et lui fit des reproches en disant : " Quelle désobéissance ! " " J'ai souvent recommandé que personne ne restât à cette heure, et voici la troisième fois que je vous surprends. " Et lui, éclatant de rire :—" Enfin, je t'ai fait rompre le silence.—" Le saint, comprenant alors la ruse, lui répondit hardiment : " Ne te réjouis pas, misérable ; tu n'y auras rien gagné ; car je suis au-dessus de la loi du silence, et je puis le rompre quand je le crois utile. "—A ces mots, le démon se retira tout honteux et confus.

Comment il trouva le diable rôdant dans le couvent.

Une autre fois le saint trouva le démon qui rôdait dans toutes les parties du couvent. " Pourquoi rôdes-tu de la sorte, lui dit-il ?"—Le démon répondit : " C'est pour le profit qui m'en revient. "—" Que gagnes-tu au dortoir !"—" Je prolonge leur sommeil, je les fais se lever tard et manquer ainsi à l'office, et même, quand je le peux, je leur envoie de mauvais songes et des illusions. "—Le Bienheureux le conduisit au chœur et lui dit : " Que gagnes-tu dans ce saint lieu ?"—Il répond : " Oh ! que de fois je les fais venir tard, sortir tôt, et s'oublier eux-mêmes ?"—Au réfectoire, il répondit : " Eh ! qui ne mange plus ou moins qu'il ne faudrait ?"—Conduit

“ au parloir, il dit en riant : “—Ce lieu m'appartient : ici les rires, ici les nouvelles, ici les paroles inutiles.”— Enfin, le saint le mena au chapitre : il voulut s'enfuir, tant il l'avait en horreur.—“ Ce lieu m'est un enfer, s'écria-t-il, j'y perds tout ce que je gagne ailleurs. C'est ici qu'on est repris, qu'on avoue ses fautes, qu'on est accusé, qu'on est châtié, qu'on est absous. Aussi je déteste ce lieu plus que tous les autres. ”

(*La suite prochainement*).



CHRONIQUE.

LA SAINT THOMAS D'AQUIN.—Jeudi, 11 Mars dernier, grande solennité religieuse au couvent des Dominicains de St-Hyacinthe.

Pour l'Ordre des Frères-Prêcheurs, saint Thomas est la figure typique de son caractère doctrinal ; pour l'Eglise entière, le Maître officiel de la théologie catholique ; pour tout l'enseignement, le Patron universel consacré par Léon XIII. Mais, en deux mots plus suaves que tous ces titres pompeux, saint Thomas s'appelle surtout, pour nous, “*frère Thomas*.”

Avec l'éclat de la solennité, cette fête revêtait donc le cachet de la fraternité religieuse.

Lorsque quelques jours auparavant de la part de nos frères étudiants franciscains de Montréal, un gracieux et religieux poème, finement enguirlandé d'enluminures artistiques, venait rappeler par la poésie et la peinture, l'affection séculaire et les temps héroïques de deux ordres. Merci à nos bons frères !

A la messe solennelle chantée selon le rit dominicain, assistaient Messieurs les Professeurs et les Elèves du Collège de St-Hyacinthe, qui firent avec un réel succès religieux les frais du plain-chant. A l'Epître, par l'orchestre, la “*Marche des Prêtres*,” et à l'offertoire, l'hymne à saint Thomas d'Aquin “*O Thoma, laus et gloria Prædicatorum ordinis*,” avec musique de Chs Gounod.

Le sermon, à la fois très élevé et très pratique, du R. P. Rouleau fit vivement ressortir, en saint Thomas, les vertus fondamentales prérequisées à l'acquisition et à l'enseignement de toute science véritable, dans le disciple et dans le maître.

Sa Grandeur Monseigneur Moreau, accompagné de Messieurs les chanoines Duhamel et Dumesnil, avait bien voulu présider paternellement au dîner de famille. Messieurs les curés Guy et Sénécal, ainsi que les Révérends Frères de l'Académie du Sacré-Cœur, étaient aussi présents.

Dans l'après-midi, la petite séance intime traditionnelle réunissait de nouveau les divers groupes de la communauté. Les frères étudiants, en firent les frais. Chant grec, psalme hébreu, lecture de divers travaux sur saint Thomas et les matières d'étude approfondies par le génie de l'immortel Docteur. On y fit aussi la lecture du poème, si exquis d'inspiration, dont nous avons parlé plus haut et que nous reproduisons ici.

* * *

LES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.—Nous recommandons aux associés du Rosaire l'œuvre des Conférences de Notre-Dame de Paris. Ainsi que disait le nouvel orateur dans son premier discours, l'Eglise est aujourd'hui persécutée parce qu'on ne connaît d'elle ni sa nature, ni ses tendances, ni ses sentiments, ni son organisation intime.

Expliquer toutes ces choses avec assez d'art pour se faire écouter de tous, avec assez de clarté pour se faire entendre, et par-dessus tout avec assez de chaleur communicative pour entraîner la conviction, tel est le rôle de l'orateur moderne à Notre-Dame.

Le T. R. P. Ollivier est merveilleusement doué, on le sait, pour une pareille tâche ; mais il demande qu'on l'aide, chacun selon ses forces. L'auditoire qui l'écoute est nombreux ; il faudrait que celui qui le lit fut immense, que chacun s'emploie avec zèle à la réalisation de ce plan, tout de charité et d'apostolat, digne par conséquent de séduire les âmes généreuses.

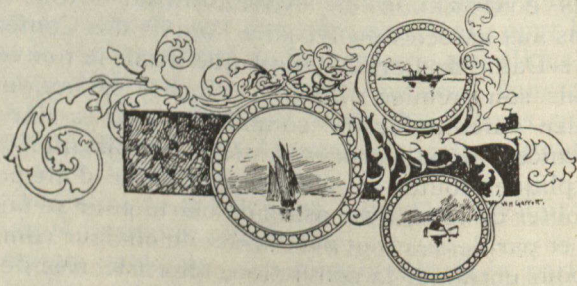
On s'abonne aux bureaux de la Revue Thomiste rue du Faubourg St-Honoré 222 Paris, ou chez Granger libraire, Montréal, rue Notre-Dame, dépositaire pour le Canada.

* * *

*

Iles Philippines.—A l'heure présente c'est un fait avéré que l'insurrection formidable qui a éclaté aux Philippines contre le gouvernement espagnol est l'œuvre de la franc-maçonnerie. La sauvagerie avec laquelle les insurgés ont mis à mort les religieux qui sont tombés en leur pouvoir est une preuve suffisante du caractère satanique de cette rébellion.

Entre les nobles victimes qui ont donné leur vie pour leur foi, s'est trouvé un fils de saint Dominique, le R. P. David Varas, assassiné dans la province de Bataan, par ceux-là mêmes auxquels il avait prodigué les marques de son dévouement, trahi par ceux qui auraient dû le protéger et le défendre. Arrêté dans la nuit du 19 au 20 novembre dernier, à Hermosa, au moment où les insurgés envahissaient son presbytère, il subit les outrages que peut inventer la méchanceté humaine. Après lui avoir coupé les mains, plusieurs heures après on lui arracha les entrailles ; enfin, le Père respirant encore, on lui trancha la tête.



FÊTE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Aux RR. FF. NOVICES DOMINIÇAINS.

A vous frères, ces fleurs de notre humble parterre,
Recevez-les pour gage et pour marque d'amour,
Elles affermiront sur cette pauvre terre,
L'amitié qui là-Haut nous doit unir, un jour.

S. THOMAS ET S. BONAVENTURE.

Fidèles aux conseils de leurs bienheureux Pères,
Les fils de Dominique et les pauvres Mineurs,
Furent toujours unis en véritables frères,
N'ayant qu'un seul désir : le salut des pécheurs.

Mais, certes bien avant, au premier rang je pense ;
Il convient de placer nos deux plus grands docteurs.
Quelle tendre affection et quel amour immense
Ne se portaient-ils pas dans le fond de leurs cœurs !

Ils n'avaient tous les deux et qu'un cœur et qu'une âme,
Et c'est pourquoi le Christ, le Dieu de Charité,
Les embrasa toujours d'une divine flamme,
Pour le beau, pour le bien et pour la Vérité.

Dans la même maison, sous les yeux de leurs frères,
Ils firent le bonheur de leurs maîtres ravis ;
Et jamais dans leurs cœurs des discussions amères
N'affaiblirent l'union de ces deux cœurs amis.

Dans la suite, toujours ces deux belles étoiles,
De nos Ordres sacrés ont éclairé le ciel.
En effet, de l'erreur jamais les sombres voiles,
N'ont terni leur éclat toujours pur et vermeil.

Considérés de tous, ils s'ignoraient eux-mêmes,
Faits pour se bien comprendre et pour bien s'entr'aimer.
Ils montraient bien des fois en des élans suprêmes,
Comment les vrais savants savent bien s'estimer.

Ils méprisaient la gloire et la pompe mondaine,
Ayant pour seul trésor la sainte Pauvreté,
La chaire de docteur et la pourpre romaine
Ne pouvaient qu'altérer leur soif d'humilité.

Dans un doux entretien s'adressant à son frère
" J'admire, dit Thomas, votre immense savoir.
" Mais où donc puisez-vous ? Découvrez ce mystère,
" Veuillez bien m'enseigner ce que je ne puis voir."

Et le pauvre mineur, le cœur plein de tendresse,
 En regardant Thomas de ses grands yeux ravis :
 “ Voyez, bien-aimé frère, où Dieu mit la sagesse.”
 Et le saint de son doigt montrait le crucifix.

Et quand Jésus voulut de son Eucharistie,
 Faire aimer les bienfaits, célébrer les grandeurs,
 Pour chanter ce présent que l'ange nous envie,
 Son Eglise eut recours à nos deux grands docteurs.

Et voilà que Thomas relisant au Saint-Père
 Les accents embrasés de l'office divin :
 Bonaventure ému par l'œuvre de son frère
 Cède à l'Esprit d'en Haut qui l'anime soudain.

Aux sons harmonieux de chaque hymne sacrée,
 Le saint modestement froisse son manuscrit
 “ Mon œuvre, se dit-il, doit être méprisée :
 “ Thomas seul a bien dit l'amour de Jésus-Christ.”

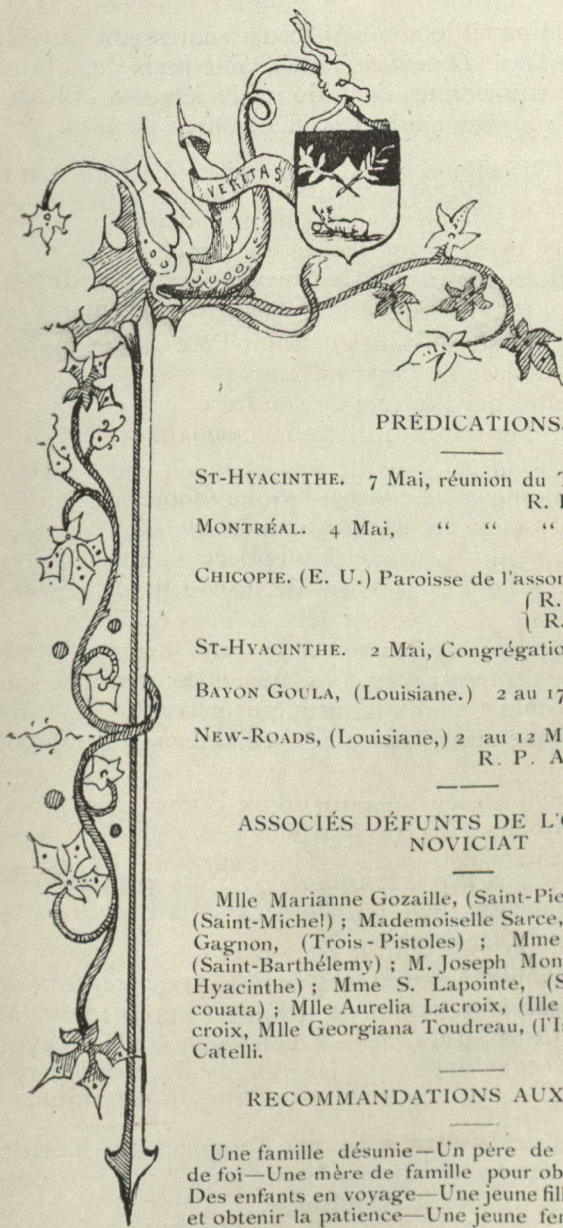
Après avoir vécu longtemps sur cette terre,
 Dans les mêmes travaux, dans les mêmes combats,
 Les armes à la main pour l'Eglise leur mère,
 Ils tombèrent tous deux dans un même trépas.

Réunis maintenant à leurs bienheureux Pères
 Ils chantent dans les cieus et Marie et Jésus.
 Ah ! qu'ils daignent veiller de là-Haut sur leurs frères
 Pour les faire avancer de vertus en vertus !

Afin qu'au ciel, un jour, sur le livre de Vie,
 A côté de nos saints et Prêcheurs et Mineurs,
 Nous soyons tous inscrits dans le cœur de Marie :
 Elle est après Jésus le vrai centre des cœurs !!!

FF. Etudiants franciscains.

Ad multos annos !!!



PRÉDICTIONS.

- ST-HYACINTHE. 7 Mai, réunion du T.-O
 R. P. MARICOURT.
- MONTRÉAL. 4 Mai, " " "
 R. P. RONDOT.
- CHICOPIE. (E. U.) Paroisse de l'assomption 1 au 9 Mai,
 { R. P. CHARLAND.
 { R. P. BEAUDET.
- ST-HYACINTHE. 2 Mai, Congrégation
 R. P. RONDOT.
- BAYON GOULA, (Louisiane.) 2 au 17 Mai.....
 R. P. KNAPP.
- NEW-ROADS, (Louisiane,) 2 au 12 Mai.
 R. P. ARCHAMBAULT.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU
 NOVICIAT

Mlle Marianne Gozaille, (Saint-Pie) ; Mme Forcade, (Saint-Michel) ; Mademoiselle Sarce, Monsieur Firmin Gagnon, (Trois-Pistoles) ; Mme Noé Dumontier, (Saint-Barthélemy) ; M. Joseph Montnarquette (Saint-Hyacinthe) ; Mme S. Lapointe, (St-Eloi de Témiscouata) ; Mlle Aurelia Lacroix, (Ile Orléans) ; M. Lacroix, Mlle Georgiana Toudreau, (l'Islet) Mme P. C. Catelli.

RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

Une famille désunie—Un père de famille qui a peu de foi—Une mère de famille pour obtenir une grâce—Des enfants en voyage—Une jeune fille pour se corriger et obtenir la patience—Une jeune femme pour obtenir la santé.

MM. les Entrepreneurs de pompes funèbres, MM. les Curés ou Marguilliers pourront en s'adressant au R. P. Procureur des Dominicains de St-Hyacinthe, faire l'achat, à de très-bonnes conditions, de 2 BEAUX CORBILLARDS, dont l'un pour adultes et l'autre pour enfants.

MM. les Directeurs ou Commissaires d'écoles trouveront aussi, à la même adresse, une grande quantité de PUPITRES DE CLASSE tout neufs.

Une fournaise à eau chaude (modèle Beaupré), de seconde main, en très-bon état, chauffant très-bien peut être achetée à très bas prix.

AVIS.

Nous rappelons à ceux de nos abonnés qui seraient disposés à nous faire un peu de propagande, qu'à tous ceux qui nous procurent six abonnements nouveaux, nous donnons un septième gratuitement ou les 2 années écoulées au choix—ceux qui nous en procurent trois peuvent recevoir gratuitement l'une des deux années écoulées.

Nous rappelons également à nos abonnés que nous avons coutume d'adresser les reçus pour les sommes qui nous sont envoyées, dans le numéro suivant, à moins qu'on ne nous demande d'accuser réception d'une façon spéciale.

AVIS.

Nous offrons à nos abonnés de 97 : au prix de cinquante cents chacune, les deux années déjà parues 95 et 96 de la Revue " Le Rosaire."

Il leur est loisible également, mais à eux seulement, de s'abonner individuellement au " Rosaire pour tous " au prix ordinaire de quinze cents—à condition de le recevoir sous la même enveloppe que le numéro du " Rosaire " correspondant.

Les personnes qui ne sont pas abonnées au Rosaire doivent s'abonner au " Rosaire pour tous " par dizaines ou quinzaines sous une seule adresse.

LA RÉDACTION.